Jacques BERCHTOLD

Rousseau dans le dialogue de sourds

Dans le dispositif éditorial malicieux de la *Lettre sur les sourds et muets*, Diderot insère en guise d'auto-critique au labyrinthe de réflexions sur l'inversion un addendum sur un point précis : il doit répondre à une protestation d'avril ou mai 1751 de sa « femme savante » Mademoiselle de La Chaux (figure d'une voisine à Paris¹), lectrice exigeante du titre de son texte. Celle-ci, ayant certainement en tête la *Lettre sur les aveugles* et connaissant les récentes « Observations remarquables sur un sourd et muet de naissance, auquel on a appris à parler » (rapport d'Académie paru dans le *Journal des savants* de septembre 1749, p. 621-626) aurait naïvement souhaité que l'auteur se recentre sur son sujet et développe *stricto sensu* la question philosophico-scientifique du sourd-muet de naissance. Diderot (se souvenant alors sûrement des rigueurs de Vincennes) botte en touche, passant sur la question potentiellement explosive comme chat sur braise et répond :

Je vous avoue que je ne suis pas en état de répondre aux questions que vous me proposez sur les Sourds et Muets de naissance. Il faudrait recourir au Muet mon ancien ami, ou, ce qui vaudrait encore mieux, consulter M. Pereire. [...] Il ne faut qu'un instant pour former un système ; les expériences demandent du temps.²

Si faute avouée est à demi pardonnée, soulignons que Diderot réparera de surcroît rapidement la lacune concédée. Grâce à une lettre à La Condamine, nous savons qu'il trouvera l'occasion de rencontrer le meilleur connaisseur des sourds-muets de l'époque en France, Pereire³,

1. Cf. Laurence L. Bongie, *Diderot's « femme savante »*, Oxford, Voltaire Foundation (SVEC 166), 1977.

2. Lettre à M^{lle} de La Chaux, mai 1751 ; *Correspondance de Diderot*, I, éd. G. Roth, Minuit, 1955, p. 121-122.

3. Voir R. Néher-Bernheim, « Un pionnier dans l'art de faire parler les sourds-muets : Jacob Rodrigue Péreire », *Dix-huitième Siècle*, 1981, 13, p. 47-61 ; Jean-René Presneau, *Signes et institution des sourds : XVIII^e-XIX^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 1998 ; *id.*, *L'éducation des sourds et muets, des aveugles et des contrefaits au siècle des Lumières : 1750-1789*, L'Harmattan, 2010 ; J.R. Péreire (1715-1780), *précurseur méconnu du siècle des Lumières*, éd. O. Héral, hors série Histoire de l'orthophonie en France, *Rééducation Orthophonique*, 40, 2002.

en juin 1751⁴. Quoi qu'il en soit, la *Lettre* ne se trouvera pas modifiée. Que la réaction de lectrice de Mademoiselle de La Chaux ait réellement existé (ou que sa nécessité soit purement fonctionnelle et interne) et que la réponse de Diderot lui ait été réellement envoyée (ou qu'elle ait été directement conçue à l'intention du volume), peu importe. Diderot s'est surtout plu à *exhiber* dans la réédition du volume, en mai 1751, la réaction par laquelle il officialisait et entérinait, dans une formulation prudente, le fait qu'il ne s'agissait plus pour lui de rédiger une seconde *Lettre sur les aveugles*. À s'en tenir à ce petit paragraphe de la « Lettre à Mademoiselle... » publiée en Addition, *Diderot se met en scène comme adoptant sur ce point une attitude fuyante*⁵. On le sait, la dispute philosophique est des plus nourries au xviii^e siècle à propos des rapports entre les différents organes sensoriels du corps humain et la nature de la pensée ou du sentiment⁶. Nous nous intéresserons ici à la position de Rousseau à propos du sourd. Diderot, à qui le Genevois rend fidèlement visite à la prison de Vincennes tandis que paraissent à Paris les « Observations remarquables sur un sourd et muet de naissance, auquel on a appris à parler », contribue à rendre son ami attentif à l'intérêt des auteurs anglais modernes. Comme la question sur l'aveugle, la question sur le sourd touche à l'existence de l'âme. Or on sait que Rousseau se singularise en refusant l'antériorité chronologique et logique du sens propre par rapport au sens figuré des mots (théorie de l'origine des langues). Dans le cadre de cette question délicate qui intéresse autant Diderot que Rousseau (*l'observation scientifique de la déficience d'un organe sensoriel chez un individu, peut-elle nous enseigner quoi que ce soit sur l'existence ou la non-existence de l'âme ?*⁷), Rousseau n'aurait-il

4. « Je vous remercie bien, Monsieur, de la connaissance de monsieur Pereire ; vous auriez bien dû me la procurer plus tôt, car j'en aurais fait bon usage. » Lettre à La Condamine reçue par celui-ci le 31 juillet 1751. Ces éléments ont été établis par Anne-Marie Chouillet dans son étude « Trois lettres inédites de Diderot », *RDE*, 11, 1991, p. 8-18.

5. *Additions pour servir d'éclaircissements à quelques endroits de la « Lettre sur les sourds et muets »* ; Diderot, *Lettre sur les sourds et muets*, éd. M. Delon et B. Negroni, *Œuvres philosophiques*, Gallimard (Pléiade), 2010, p. 245-273 ; ici p. 250.

6. La bibliographie est très fournie. Mentionnons Jørn Schøsler, « Sensualisme et apologetic : l'enjeu métaphysique du sourd et muet de Chartres », *SVEC* 2001:12 (2001), p. 113-120 ; Francine Markovits, « Une figure paradoxale des Lumières : l'aveugle », in *L'aveugle et le philosophe, ou comment la cécité donne à penser*, éd. M. Chottin, Publications de la Sorbonne, 2009, p. 43-61 ; et, pour Rousseau, Rudy Le Mentheour, *La manufacture de maladies. La dissidence hygiénique de J.-J. Rousseau*, à paraître aux Éditions Classiques Garnier, 2011, ch. 7, « L'homme intérieur ».

7. La Mettrie s'était précédemment prévalu du sourd pour démontrer la matérialité de l'âme (1745, *Traité de l'âme*). Le sourd reçoit ses idées des yeux ; s'il était aveugle, il serait sans idée (ch. 15, « Histoires qui confirment que toutes les idées viennent des sens ». Le jésuite Valois (*Entretiens sur les vérités fondamentales de la religion*, 1747, le réfutait :

pas trouvé chez des auteurs anglais modernes (tout autant que dans le calvinisme de son enfance) matière à penser la surdité comme un phénomène à observer *d'abord* sur le plan moral ?

Robinson Crusoé fut médité par J.-J. Rousseau : on le sait par le rôle qu'il joue dans l'*Émile*. La métaphore de la surdité apparaît au début du roman de Daniel Defoe : que le jeune protagoniste se montre obstinément *sourd* (au figuré) aux paroles sages de son père (qui l'incitait à se montrer sérieux)⁸ justifie la « punition » que représente l'épreuve du naufrage et du séjour sur l'île déserte. Conformément à la formation calviniste puritaine de l'auteur, la restitution des aventures de l'existence ne peut pas être séparée de l'autobiographie spirituelle. Les occurrences de la surdité présentes dans le roman permettent plus généralement de poser la question : la discussion sur les sourds, au XVIII^e siècle, est-elle susceptible de se tenir à l'abri de l'empreinte du message biblique ? L'article de Jaucourt dans l'*Encyclopédie* s'y montre sensible :

durant le temps éphémère de la vie et de l'union à un corps, l'âme dépend occasionnellement d'organes corporels bien conditionnés. Certes ce conditionnement de l'outillage se perfectionne par l'éducation ; mais les sens ne sont pas la *cause* des idées et une âme immatérielle et immortelle existe. Dans l'article « LOCKE, Philosophie de » de l'*Encyclopédie*, Diderot considère comme décisif qu'ait été montré qu'« il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été auparavant dans la sensation », que « toute idée doit se résoudre en dernière décomposition en une représentation sensible » et que « toute expression qui ne trouve pas hors notre esprit un objet sensible auquel elle puisse se rattacher, est vide de sens ».

8. "It was not till almost a Year after this that I broke loose, tho' in the mean time I continued obstinately deaf to all Proposals of settling to Business, and frequently expostulating with my Father and Mother, about their being so positively determin'd against what they knew my Inclinations prompted me to." (« Ce ne fut environ qu'un an après ceci que je m'échappai, quoique cependant je continuasse obstinément à rester sourd à toutes propositions d'embrasser un état, et quoique souvent je reprochasse à mon père et à ma mère leur inébranlable opposition, quand ils savaient très bien que j'étais entraîné par mes inclinaisons. », Daniel Defoe, *Vie et aventures de Robison Crusoé*, trad. P. Borel, GF Flammarion, 1989, p. 43). "That evil Influence which carryed me first away from my Father's House, that hurried me into the wild and indigested Notion of raising my Fortune; and that imprest those Conceits so forcibly upon me, as to make me deaf to all good Advice, and to the Entreaties and even Command of my Father: I say the same Influence, whatever it was, presented the most unfortunate of all Enterprizes to my View; and I went on board a Vessel bound to the Coast of Africa; or, as our Sailors vulgarly call it, a Voyage to Guinea." (« Cette maligne influence qui m'avait premièrement poussé hors de la maison paternelle, qui m'avait suggéré l'idée extravagante et indéterminée de faire fortune, et qui m'avait inculqué si fortement ces fantaisies que j'étais devenu sourd aux bons avis, aux remontrances, et même aux ordres de mon père ; cete même influence, donc, quelle qu'elle fût, me fit concevoir la plus malheureuse de toutes les entreprises, celle de monter à bord d'un vaisseau partant pour la côte d'Afrique, ou, comme nos marins disent vulgairement, pour un voyages en Guinée », p. 53).

SOURD (*Critique sacrée.*) celui qui est privé de l'ouïe ; l'Évangile rapporte les guérisons miraculeuses que J. C. opéra sur des *sourds*, *Marc vij. 37.* mais *sourd* est aussi pris dans l'Écriture métaphoriquement pour un *sourd* spirituel, *Isaïe, xxix. 18.* & pour celui qui n'est pas présent. *Non maledices surdo. Levit. xix. 14.* Vous ne calomniez point celui qui est absent. (*D. J.*)

Comme l'a montré Jørn Schøsler dans une étude remarquable, l'histoire du sourd-muet de Chartres, publiée à l'origine comme une curiosité médico-scientifique dans les mémoires de l'Académie royale des sciences, était devenue, plus tôt dans le siècle et sur la base influente d'une première présentation déjà discrètement tendancieuse de Fontenelle (on précisait que, sans instruction, le sourd restait totalement dépourvu de notions métaphysiques et religieuses), un enjeu important dans la discussion philosophique de la philosophie sensualiste et de la métaphysique chrétienne⁹. Le cas avait fourni à plusieurs philosophes une justification empirique d'un sensualisme à tendance matérialiste et athée parce qu'il accordait une place fondamentale à l'ouïe comme condition nécessaire non seulement de l'échange langagier, mais encore du caractère facultatif de la formation d'une idée naturelle de Dieu. Dans le IV^e livre de l'*Émile*, Rousseau s'inscrit encore dans l'héritage d'un tel débat : il recourt au procédé de la comparaison développée avec la surdité lorsqu'il s'en prend frontalement aux matérialistes dans la « Profession de foi du vicaire savoyard ». L'enjeu est clairement théologique, puisque les sons (dont l'existence relève de l'évidence objective dans le monde physique) sont posés en terme analogue au sentiment religieux et à l'existence de Dieu :

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. [...] le sourd voit frémir la corde ; je lui dis : c'est le son qui fait cela. Point du tout, répond-il ; la cause du frémissement de la corde est en elle-même [...]. Plus je réfléchis sur la pensée et sur la nature de l'esprit humain, plus je trouve que le raisonnement des matérialistes ressemble à celui de ce sourd. Ils sont sourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : Une machine ne pense point, il n'y a ni mouvement ni figure qui produise la réflexion. Quelque chose en toi cherche à briser les liens qui le compriment. L'espace n'est pas ta mesure, l'univers entier n'est pas assés grand pour toi ; tes sentimens, tes desirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné. (éd. Pléiade, p. 585)

9. Sur le débat philosophique sur la surdité au xviii^e siècle, voir Jørn Schøsler, art. cité.

Nous retrouverions l'usage théologique de la figure du sourd richement documentée dans l'exégèse calviniste¹⁰. L'image, au moins en partie, est indéniablement reprise par Rousseau à la tradition du discours théologique : mais sans doute moins au calvinisme de la religion de son enfance genevoise (la métaphore court tout au long de l'*Institution de la religion chrétienne*) qu'aux auteurs anglais modernes ; et le passage de la « Profession » est plus particulièrement inspirée de la lecture de l'ouvrage marquant de Samuel Clarke¹¹, *Traité de l'existence et des attributs de Dieu*¹², qui réfute les tentations d'expliquer rationnellement le monde à partir de modèles philosophiques se passant de la transcendance de Dieu. Le vicaire ne venait-il pas de rendre, quelques pages plus haut, un hommage enthousiaste à la piété « moderne » de Clarke¹³ ? Celui-ci débute la 4^e proposition (paragraphe 4), « L'essence de l'être qui existe par lui-même est incompréhensible »¹⁴, par une analogie avec un sourd aux vertus heuristiques :

10. « Si [la vertu du Maistre intérieur] déffault, [les sacrements] ne peuvent non plus apporter aux espritz, que la lumiere du Soleil aux aveugles, ou une voix sonante à *sourdes* aureilles. [...] selon mon opinion, la Foy est par les Sacremens confermée : à sçavoir comme les yeux voyent par la lueur du Soleil, et les aureilles oyent par le son de la voix. Certes la lumiere ne seroit rien envers les yeux, sinon que la faculté de voir y feust, pour la recevoir : ne la clameur aux aureilles, sinon que l'ouye leur feust donnée de nature. Or si c'est chose véritable (comme elle doit estre resoluë entre nous) que l'operation du Saint Esprit pour engendrer, entretenir, conserver et establir la Foy, est pareille à la veue de l'œil, et à l'ouye de l'aureille, l'un et l'autre s'ensuyt très bien : que les Sacremens ne profitent de rien sans la vertu d'iceluy, et neantmoins que cela n'empesche rien, que, aux cœurs jà par luy enseignez, la foy ne soit corroborée et augmentée par les Sacremens. Il y a seulement ceste différence, que nos yeux et aureilles ont naturellement la faculté de voir et ouyr : mais le saint Esprit a ce mesme office en nos âmes d'une grâce spéciale outre le cours de nature. » (*Institution de la Religion chrétienne*, IV, ch. 14, éd. Marloral, Paris, Meyrueis, 1839, p. 464-465).

11. Cf. la note de l'édition Pléiade, p. 1541, note à la p. 585.

12. *A Discourse concerning the Being and Attributes of God, the Obligations of Natural Religion, and the Truth and Certainty of the Christian Revelation*, 1704-1706 ; trad. franc. Pierre Ricotier (Amsterdam, 1721).

13. « Imaginez tous vos philosophes anciens et modernes ayant d'abord épuisé leurs bizarres systèmes de force, de chances, de fatalité, de nécessité, d'atômes, de monde animé, de matière vivante, de matérialisme de toute espèce, et après eux tous, l'illustre Clarke éclairant le monde, annonçant enfin l'Être des êtres et le dispensateur des choses. Avec quelle universelle admiration, avec quel applaudissement unanime n'eût point été reçu ce nouveau système si grand, si consolant, si sublime, si propre à élever l'âme, à donner une base à la vertu, et en même tems si frappant, si lumineux, si simple, et, ce me semble offrant moins de choses incompréhensibles à l'esprit humain qu'il n'en trouve d'absurdes en tout autre système ! » (éd. citée, p. 570).

14. "That though the substance or essence of the self-existent being is itself absolutely incomprehensible to us, yet many of the essential attributee of his nature are strictly demonstrable as well as his existence, and, in the first place, that he must be of necessity eternal..." ; Samuel Clarke, *A demonstration of the being and attributes of God; and other writings*, éd. Ezio Vailati, Cambridge, Cambridge University Press (coll. Cambridge texts in the history of philosophy), 1998, p. 29.

Je pose en fait qu'un sourd, un aveugle de naissance, ont infiniment plus de raison de nier l'existence et la possibilité du son que n'en a l'athée pour révoquer en doute l'existence de Dieu. Toute la certitude que le sourd et l'aveugle peuvent avoir de l'existence du son et de la lumière se réduit au témoignage de personnes croyables. Du reste, il est absolument impossible qu'ils aient la moindre idée, je ne dis pas seulement de leur essence, mais même de leurs effets et de leurs propriétés. Il ne faut, au contraire, qu'un peu de raisonnement à l'athée pour avoir une certitude entière de l'existence d'un être suprême, et pour connaître plusieurs de ses attributs, quoique incompréhensible que soit son essence. [...] Peut-être y a-t-il dans le monde un nombre innombrable de substances, dont les essences sont aussi peu connues, et aussi peu capables d'être représentées à notre imagination, que les couleurs à celle d'un aveugle-né, et les sons à celle d'un homme qui a été sourd toute sa vie. (*Traité de l'existence et des attributs de Dieu, des devoirs de la religion naturelle et de la vérité de la religion chrétienne*, trad. Ricotier ; ici Paris, 1744, vol. 1, p. 85 ; 86-7, 90-1¹⁵)

La postérité saura durablement rapprocher Rousseau de Clarke (tous les deux sont lucidement avertis de l'intelligence de certains arguments des matérialistes et en tiennent compte) quant à une commune disposition d'esprit philosophique devant l'existence de Dieu¹⁶. Mais le XVIII^e siècle est surtout celui de l'approche médicale de la réalité de la surdité. L'article SURDITÉ, s.f. (*Malad.*) de l'*Encyclopédie* anatomise le handicap rationalisable dont est frappé le sourd, et présente de façon optimiste non seulement le florilège de savants ayant récemment

15. "A blind or deaf man has infinitely more reason to deny the being, or the possibility of the being, of light or sounds, than any atheist can have to deny, or doubt of the existence of God: For the one can, at the utmost, have no other proof but credible testimony, of the existence of certain things, whereof it is absolutely impossible that he himself should frame any manner of idea, not only of their essence, but even of their effects or properties; but the other may, with the least use of his reason, be assured of the existence of a Supreme Being, by undeniable demonstration; and may also certainly know abundance of its attributes, [...] though its substance or essence be entirely incomprehensible. Wherefore nothing can be more unreasonable and weak, than for an atheist upon this account to deny the being of God, merely because his weak and finite understanding cannot frame to itself any adequate notion of the substance or essence of that first and supreme cause." (*id.*, *loc.cit.*).

16. *Correspondance de Rousseau*, éd. R.A. Leigh, vol. XL, n° 7136, p. 160-1. Lettre de M.-J. Phlipon à M.-S.-C. Cannet, 15 oct. 1777 : « Je suis bien aise que tu te rapproches de mon avis sur le compte de Rousseau ; cependant j'estime plus que tu ne fais la manière dont il a traité de l'existence de Dieu : [...]. Qu'importe que Rousseau soit athée ou déiste, s'il est vrai que ses ouvrages renferment et font aimer les principes qu'il est utile d'adopter ? Assez de théologiens et de philosophes ont établi l'existence de Dieu par des raisonnements métaphysiques : le docteur Clarke a poussé les preuves de ce genre jusqu'où l'esprit humain pouvait les porter [...] ; mille autres, anciens et modernes, ont traité cette existence en raisonneurs profonds et abstraits. ».

contribué à comprendre mieux le fonctionnement de la mécanique de l'oreille (notamment Boerhaave, le maître hollandais de La Mettrie), mais encore de logopédistes éclairés en leur discipline, promettant la fin prochaine de la malédiction à laquelle semblaient jusqu'alors condamnés les sourds – de l'incapacité de parler. D'ailleurs Rousseau, au vu de son parcours biographique, n'aurait-il pas pu comprendre que la lumière, dans le domaine de l'enseignement logopédique, serait en quelque sorte d'abord venue d'un Suisse en exil ?

C'étoit en conséquence de pareilles observations [les yeux aident les oreilles], que vers la fin du dernier siècle un medecin nommé *Amman* qui résidoit en Hollande, apprenoit aux muets à parler, à lire, & à écrire. Voyez *L'art de parler* du P. Lamy, pag. 193. Et parmi nous M. *Pereyre*, par des recherches & par des pratiques encore plus exactes que celles d'Amman, opere ici [à Paris, quai des Augustins] les mêmes prodiges que ce medecin opéroit en la Hollande. (art. CONSONNE, IV, 51)

Il n'y a pas longtems qu'il y avoit à Amsterdam un médecin suisse nommé *Jean Conrad Amman*, qui apprenoit avec succès à parler à des enfans nés sourds : il avoit réduit cette pratique à des regles fixes, & à une espece d'art & de méthode qu'il a publiée dans son *surdus loquens*, *Amst.* 1692. & dans son traité *de loquelâ*, *ibid.* 1700. (art. SURDITÉ, XV, 586)

Science sans conscience n'est que ruine de l'âme (ou, pour le dire dans les termes exclamationnels du *Discours sur les sciences et les arts* : « Quoi ! la probité serait fille de l'ignorance ? La science et la vertu seraient incompatibles ? ») : encore faut-il, pour être capable d'inféoder l'intelligence des choses à l'humble sentiment de reconnaissance et d'émerveillement respectueux devant le monde, ne pas avoir réduit en soi à l'état de surdité les *organes* moraux (dont la nature nous a dotés au départ) : ce « sentiment intérieur » est requis pour entendre le monde en sa juste tonalité...¹⁷ Certes, il convient de saluer les performances

17. « [Matthieu XIII,9] « *Qui a les oreilles pour ouïr, oye.* ». Par ce propos Christ veut d'un côté signifier que *tous ne sont pas doués d'une même intelligence pour comprendre ce qu'il a dit* : et d'autre côté aussi *il veut réveiller ses disciples afin qu'ils considèrent plus attentivement et soigneusement cette doctrine, laquelle n'est pas aisée à comprendre à un chacun. De fait il met telle différence entre les auditeurs que les uns ont des oreilles et les autres sont sourds. Sur cela si on demande d'où vient que les premiers ont des oreilles : l'Écriture témoigne en d'autres lieux que c'est le Seigneur qui nous perce les oreilles (Ps. XV,6) et que nous ne les acquérons pas ou disposons par notre propre industrie.* » (*Commentaires de sur le Nouveau Testament*, éd. 1561, sur la Concordance ou Harmonie composée de trois Évangélistes, Mathieu, Marc et Luc, p. 326). « [Matthieu XXVI,75 (Marc XIV, Luc XXII)] « Et Pierre eut souvenance de la parole de Jésus, qui lui avait dit : *Devant que le coq chante, tu me renieras trois fois. Ainsi il sortit dehors et pleura amèrement.* » Il a donc fallu que Pierre ait été regardé de Christ pour retourner à foi. Nous en

de médecins, si ceux-ci parviennent à guérir les sourds et à les délivrer de leur handicap, comme on commence à le faire pour les aveugles en les opérant de la cataracte. Mais le plan purement technique de la maîtrise de l'anatomie de l'oreille saurait-il être admirable en soi ? Une telle connaissance n'a-t-elle pas déjà pu conduire les hommes dénaturés à des sages dévoyés ? Célébrant les progrès décisifs de la compréhension des savants modernes des phénomènes acoustiques qui se jouent dans la cavité auriculaire, l'article OREILLE, s.f. (*Anatom.*) de Jaucourt dans l'*Encyclopédie* ne paraît pas se formaliser du grave problème moral en jeu, lorsqu'il rend aussi hommage aux prédécesseurs éminents de l'Antiquité, aux architectes du tyran Denys de Syracuse qui avaient déjà compris ces mêmes lois de l'acoustique :

Telle étoit aussi la structure [la même que l'oreille humaine] que Denys, tyran de Sicile, donnoit à ses prisons, afin que celui qu'il plaçoit au centre de la spirale, pût entendre les prisonniers placés dans les spirales convergentes, quelque bas qu'ils pussent parler. Tout le monde sait que les tubes spiraux, larges à leurs bases, & étroits à leurs extrémités, sont les plus propres à augmenter le son, parce qu'il n'y a point de figure qui occasionne aux rayons plus d'allées & de venues, & plus de seconds sons qui se joignent au premier. (*Enc*, XI, 614)

Le savant qui se délecte de la satisfaction intellectuelle de comprendre perd-il tout sens moral ? Se dotant à leur insu de *surdité* partielle, emportés par leur auto-satisfaction scientifique, les auteurs des Lumières acquis à la cause du progrès dans les sciences ne risquent-ils pas de perdre de vue un point essentiel, le fait que l'extraordinaire chambre acoustique a servi de *prison* dont le fonctionnement affreux s'est trouvé optimisé au profit d'un tyran dont il s'agirait, au fond, par principe, de blâmer (et non d'admirer) toutes les réalisations ! Dans une démarche contemporaine de celle de Jaucourt rédacteur de l'article OREILLE, Rousseau puise lui-même dans la même *Vie de Denys* de

expérimentons autant en nous, chacun en son endroit : *car qui est celui de nous qui n'ait les oreilles sourdes, et laisse passer, je dirai par divers et infinis chants d'oiseaux qui toutefois nous incitent à glorifier Dieu : mais même la voix de Dieu qui résonne distinctement et clairement en la doctrine de la Loi et de l'Évangile.* Et cette stupidité tant brutale ne nous tient pas pour un jour, mais est perpétuelle, jusqu'à ce que celui qui seul convertit les cœurs des hommes nous fasse cette Grâce de jeter son regard sur nous. » (*id.*, p. 686). Rousseau se sépare complètement de Calvin à propos de sa doctrine de la Prédestination. Pour Calvin il ne dépend pas de nos efforts d'accéder à l'état souhaitable où nos oreilles seraient heureusement débarrassées de leurs bouchons d'étaupe (cela dépend de la Grâce). Rousseau délivre l'homme et envisage un niveau de sensibilité qui n'est certes pas réductible aux sens corporels, mais qui reste au plus près de celui des attributs naturels de l'homme. Il naturalise, sécularise et laïcise autant que faire se peut la question de l'intuition du sentiment intérieur et de l'audition de la voix de la conscience.

Plutarque, mais il situe la perspective de façon exactement opposée. La différence est éloquente : il est demandé à Saint-Preux, protagoniste de *La Nouvelle Héloïse*, de s'identifier à la victime de Denys (et non au point d'audition dont jouit le tyran) pour comprendre ce qui est en jeu dans le célèbre cauchemar prémonitoire qu'il fait dans une chambre d'auberge (V,10), à propos de la mort prochaine de Julie. On est autorisé à *appliquer* à soi la leçon de l'histoire d'autrui à soi-même¹⁸ (dans le processus de connaissance, une valeur heuristique est reconnue à l'exemple antique), mais la mise en garde éclairée de Wolmar (V,11) aide Saint-Preux à dédramatiser son rêve, sans envisager quelque raison d'admirer le tyran.

L'*Encyclopédie* rappelle elle-même les usages scripturaires de mise en garde relative à la qualité d'écoute à l'égard de la Parole divine, associés à la métaphore de la surdit. Jaucourt rappelle ainsi, l'article OREILLE, (*Critique sacre*) que :

Ce mot se prend d'ordinaire mtaphoriquement dans l'criture : il signifie quelquefois [...] *Erigere aurem*, exciter entendre avec docilit. *Erigit mihi aurem, ut audiam quasi magistrum*, Is. 1.4. Le Seigneur me touche l'oreille, afin que je l'coute comme un matre. [...] Le Seigneur dit Isae : laissez l'oreille de ce peuple s'appsantir, c'est--dire, laissez-le endurcir son cur. (*Enc. XI, 622*)

Dj le livre II d'*mile* pouvait envisager une logopdie l'intention des sourds-muets qui passerait par le toucher :

Comme le toucher exerc supple la vue, pourquoi ne pourroit-il pas aussi suppler l'ouie jusqu' certain point, puisque les sons excitent dans les corps sonores des branlemens sensibles au tact ? [...] *ceci suppos, il est clair qu'on pourroit aisement parler aux sourds en musique* ; car les sons et les tems n'tant pas moins susceptibles de combinaisons rgulires que les articulations et les voix, peuvent tre pris de mme pour les lments du discours. (p. 389)

Mais c'est l'*Essai sur l'origine des langues* (ch. 1) qui voque, propos de ces correspondances heureuses entre l'ouie et le toucher, les perspectives exaltantes ouvertes par l'art de Pereyre, venu d'Espagne, issue d'une famille juive portugaise. Si Rousseau est lui aussi convaincu que les hommes peuvent communiquer sans le langage verbal, le « ferment d'ailleurs » Pereyre, venu comme lui-mme de l'tranger pour

18. Le philosophe athe Wolmar lui crit : « Un Tiran fit autrefois mourir un homme qui dans un songe avoit cr le poignarder. Rappelez-vous la raison qu'il donna de ce meurtre, et faites vous en l'application. » (lettre V, 11 ; *OC II, 621*).

apporter la lumière aux Français (comme le « ferment suisse » Amman l'avait fait plus tôt auprès des Hollandais accueillants), est désormais garant d'une possibilité avérée de traduire le principe sur le plan des applications pédagogiques :

Le Sieur Pereyre, et ceux qui comme lui apprennent aux *muets* non seulement à parler mais à savoir ce qu'ils disent, sont bien forcés de leur apprendre auparavant une autre langue non moins compliquée, à l'aide de laquelle ils puissent leur faire entendre celle-là. (*Essai sur l'origine des langues*, ch.1, OC V, p. 378)

Il serait donc erroné de considérer que Rousseau ne s'est intéressé au sourd que de façon métaphorique, en militant pour la réhabilitation de la profonde sagesse contenue dans les mises en garde scripturaires relatives à la « surdité ». Ces dernières (et plus particulièrement les véhéments anathèmes vétérotestamentaires¹⁹) imprègnent certes la façon de penser de Rousseau et caractérisent sa façon d'envisager son sacerdoce et sa vocation à l'égard du *devoir* de répandre la *vérité*. Si l'on n'a pas les anathèmes des prophètes de l'Ancien Testament ou les mises en garde du Christ à ses disciples²⁰ en tête, il est impossible de comprendre à leur juste mesure les paroles conclusives de *Rousseau juge de Jean-Jacques*, « Histoire du précédent écrit » :

Je suis dispense désormais de vains efforts pour faire connoître [aux hommes] la vérité qu'ils sont déterminés a rejeter toujours, mais je ne le suis pas de leur laisser les moyens d'y revenir autant qu'il dépend de moi, et c'est le dernier usage qui me reste a faire de cet écrit. [...] Je vais donc me borner a une [copie unique de mon *Rousseau juge de Jean-Jacques*] dont j'offrirai la lecture a ceux de ma connoissance que je croirai les moins injustes, les moins prevenus, ou qui quoique lies avec mes persecuteurs me paroîtront avoir neanmoins encore du ressur dans l'ame et pouvoir être

19. « Ainsi, quand [Dieu] envoie Ézéchiël (Ézéché. II,3, XII,2), il l'avertit qu'il lui ordonne de s'adresser à un peuple rebelle et obstiné, afin qu'il ne s'étonne point s'ils le trouve *sourds* à sa voix. » (Jean Calvin, *Institution de la Religion chrétienne*, III, 24 ; Genève, Guers, 1718, p. 449) ; « “Va, disoit [Dieu] à Moÿse, et expose luy ma volonté : mais j'endurcyray son cœur, afin qu'il n'obtempere point” (Ex. 4,21). En telle sorte, suscitant Ézéchiël, il l'advertist qu'il l'envoie à un peuple rebelle et obstiné, afin qu'il ne s'estonne quand il trouvera leurs aureilles *sourdes* (Ézéché. II,3 ; XII,2). » (*Institution de la Religion chrétienne*, ch. 8, éd. O. Millet, Droz (TLF), 2008, p. 1086).

20. « [Luc XXIV,21] Tant souvent Christ les avait avertis de sa mort, tant souvent aussi il leur avait tenu propos de la vie nouvelle et spirituelle et avait confirmé sa doctrine par les témoignages des prophètes : toutefois *comme s'il eût parlé à des sourds*, ou plutôt à des souches de pierre, l'horreur de sa mort les étonne tellement qu'ils ne savent où ils en sont. » (*Commentaires de sur le Nouveau Testament*, éd. 1561, sur la Concordance ou Harmonie composée de trois Évangélistes, Mathieu, Marc et Luc, p. 742).

quelque chose par eux-mêmes. Tous, je n'en doute pas, *resteront sourds a mes raisons*, insensibles a ma destinée, aussi cachés et faux qu'auparavant. C'est un parti pris universellement et sans retour [...]. Je sais tout cela d'avance, et je ne m'en tiens pas moins a cette dernière résolution, parce qu'elle est le seul moyen qui reste en mon pouvoir de concourir à l'œuvre de la providence, et d'y mettre la possibilité qui dépend de moi. *Nul ne m'écouterà*, l'expérience m'en avertit, mais *il n'est pas impossible qu'il s'en trouve un qui m'écoute*, et il est désormais impossible que les yeux des hommes s'ouvrent d'eux-mêmes a la vérité. (OC I, p. 987)

Lorsque le thème de la surdite apparaıt sous la plume de Rousseau, il convient de se rappeler aussi qu'il est lui-meme « dur d'oreille » et victime du bruit desagreable d'un bourdonnement interne incessant. Les deux registres se repondent l'un l'autre et sont inseparables : lorsqu'il redige sur l'analogie du *sourd denonce* (au sens figure : le philosophe materialiste qui lui est contemporain, impermeable la voix interieure qui atteste de l'existence de Dieu) et du *sourd* (au sens physique : le deficient auditif, devenu tel suite un defaut physiologique), le sujet qui, dans les *Confessions*, se peint lui-meme, revele qu'il est ancre en un corps physique souffrant des deteriorations de son propre quipement sensoriel. Alors qu'il est afflige de cette grave deficience auditive, le bourdonnement continuel le gene extremement :

[...] je sentis dans mon corps une revolution subite et presque inconcevable. Je ne saurois mieux la comparer qu' une espece de tempete qui s'leva dans mon sang et gagna dans l'instant tous mes membres. Mes arteres se mirent battre d'une si grande force que non seulement je sentois leur battement, mais que je l'entendois meme et surtout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles se joignit cela, et ce bruit toit triple ou plustot quadruple, savoir : un bourdonnement grave et sourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un sifflement tres aigu, et le battement que je viens de dire [...]. Ce bruit interne toit si grand qu'il m'ta la finesse d'ouie que j'avois auparavant *et me rendit non tout fait sourd, mais dur d'oreille*, comme je le suis depuis ce temps-la.²¹

Les desordres sensoriels peuvent provenir de l'interieur. La revolution physique de Rousseau (1736) preceda de treize ans l'illumination de Vincennes (experience propos de laquelle Rousseau insiste aussi sur la symptomatologie pathologique). La crise est interpretee en un sens moral (adieu aux passions) par le redacteur des *Confessions* dont le temperament avait te auparavant « ardent ». La description du « bruit interne » correspond neanmoins une veritable surdite. Comme nous

21. *Confessions* VI ; OC I, p. 227.

l'apprend Rudy Le Mentheour²², Révillon énumérant les symptômes de vapeurs, évoquera aussi « le tintement d'oreilles, une difficulté d'ouïr »²³. Rousseau se distancie à cette occasion clairement des matérialistes radicaux en ne réduisant pas entièrement la morale à la sensibilité physique. Selon Rudy Le Mentheour, l'épisode illustre l'opposition entre la conception matérialiste (celle d'une sensibilité physique débouchant sur le registre moral) et la conception rousseauiste d'une sensibilité morale contenue sous forme germinale dans la sensibilité physique – l'embryon de la conscience. On se rend compte que l'épisode des *Confessions* confère à une expérience de surdité un enjeu nécessairement philosophique dans le contexte de la querelle des naturalistes. Le glissement du sens propre au sens figuré au sein des *Confessions* est remarquable : tout ne se passe-t-il pas comme si le handicap physique se trouvait *compensé* par une écoute plus fine, sur un autre niveau, à propos de la *voix de la vérité*, ayant ici débouché sur la production programmatique de l'une des plus longues énumérations de qualités positives de la prose française²⁴ ?

Jacques BERCHTOLD
Université Paris-Sorbonne

22. Rudy Le Mentheour, *La manufacture de maladies*, *op.cit.*

23. Révillon, *Recherches sur la cause des affections hypochondriaques, appelées communément vapeurs*, Paris, veuve Hérisant, 1779, p. 6. Jean-François Perrin relève à juste titre le caractère mélancolique de ces symptômes (*Le Chant de l'origine. La mémoire et le temps dans les Confessions de J.-J. Rousseau*, Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. 21-122).

24. « Si j'étois de ces hommes mal nés, *sourds à la douce voix de la nature*, au dedans desquels aucun vrai sentiment de justice et d'humanité ne germa jamais, cet endurcissement seroit tout simple. Mais cette chaleur de cœur, cette sensibilité si vive, cette facilité à former des attachemens, cette force avec laquelle ils me subjuguent, ces déchiremens cruels quand il les faut rompre, cette bienveillance innée pour mes semblables, cet amour ardent du grand, du vrai, du beau, du juste ; cette horreur du mal en tout genre ; cette impossibilité de haïr, de nuire, et même de le vouloir : cet attendrissement, cette vive et douce émotion que je sens à l'aspect de tout ce qui est vertueux, généreux, aimable ; tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même ame avec la dépravation qui fait fouler aux pieds sans scrupule le plus doux des devoirs ? » (*op. cit.* VIII ; *OCI*, 356). Alain Grosrichard met en résonance cet accident de l'audition et la révolution consistant pour Rousseau à découvrir tout à coup, à Venise (1743), la « voix » essentielle, originaire, pathétique et accentuée, d'où la musique est née et dont elle tient le pouvoir de « laisser sentir en donnant à entendre » et de porter au cœur les sentiments. « Mais pourquoi à Venise, et si tard ? Pourquoi cette longue surdité aux pouvoirs de la voix ? », Alain Grosrichard, « L'air de Venise », *Ornicar*, 25, 1982 (accès sur le web).